

Erri De Luca  
Sur la trace  
de Nives



folio

COLLECTION FOLIO

Erri De Luca

Sur la trace  
de Nives

*Traduit de l'italien  
par Danièle Valin*

Gallimard

*Titre original :*

SULLA TRACCIA DI NIVES

© *Erri De Luca, 2005.*

*First published by Arnoldo Mondadori Editore S.p.A., Milano, 2005.*

© *Éditions Gallimard, 2006, pour la traduction française.*

Erri De Luca est né à Naples en 1950 et vit aujourd'hui près de Rome. Venu à la littérature « par accident » avec *Pas ici, pas maintenant*, son premier roman mûri à la fin des années quatre-vingt, il est depuis considéré comme un des écrivains les plus importants de sa génération, et ses livres sont traduits dans de nombreux pays. En 2002, il a reçu le prix Femina étranger pour *Montedidio*.



*Je soulèverai mes yeux vers les montagnes*

PSAUME 121, 1



## Porteurs

*Notre monde repose sur les épaules de l'autre. Sur des enfants au travail, sur des plantations et des matières premières payées bon marché : des épaules d'inconnus portent notre poids, obèse de disproportion de richesses. Je l'ai vu.*

*Dans les ascensions qui durent bien des jours vers les camps de base des hautes altitudes, des hommes et aussi des femmes et des enfants portent notre poids dans des hottes tressées. Tables, chaises, vaisselle, tentes, cuisinières, combustibles, cordes, matériel d'escalade, nourriture pour plusieurs semaines, en somme un village pour vivre là où il n'y a rien.*

*Ils portent notre poids pour le prix moyen de trois cents roupies népalaises par jour, moins de quatre euros. Les hottes pèsent quarante kilos, mais certains en portent de plus lourdes. Les étapes sont longues, elles fatiguent le voyageur avec son petit sac à dos et le minimum nécessaire.*

*Des porteurs de tout notre confort marchent avec des tongs ou bien pieds nus sur des pentes qui manquent d'oxygène, la température baissant. La nuit, ils campent en plein air autour d'un feu, ils font cuire du riz et des légumes cueillis dans les parages, tant que quelque chose sort de terre. Au Népal, la végétation monte jusqu'à trois mille cinq cents mètres.*

*Nous autres, nous dormons dans une tente avec un repas chaud cuisiné par eux.*

*Ils portent notre poids et ne perdent pas un gramme. Il ne manque pas un mouchoir au bagage remis en fin d'étape.*

*Ils ne sont pas plus faits pour l'altitude que nous, la nuit je les entends tousser. Ce sont souvent des paysans des basses vallées de rizières. Nous avançons péniblement en silence, eux ne renoncent pas à se parler, à raconter, tout en marchant.*

*Nous habillés de couches de technologie légère, aérée, chaude, coupe-vent, et cetera, eux avec des vêtements usés, des pulls en laine archiélimés : ils portent notre poids et sourient cent fois plus que le plus extraverti de nos joyeux compères.*

*Ils nous préparent des pâtes avec l'eau de la neige, ils nous ont même apporté des œufs ici, à cinq mille mètres. Sans eux, nous ne serions ni agiles, ni athlétiques, ni riches. Ils disparaissent en fin de transport, ils se dispersent dans les vallées, juste à temps pour le travail du riz et de l'orge.*

(*Hellzapoppin*)

C'est l'heure de fin de journée, quand on se glisse dans la tente sur l'espace de neige ou de roche que nous avons aplani. On se souhaite une bonne nuit en sachant que l'insomnie sera la plus forte. Le repos vient aussi en écoutant la respiration régulière de celui d'entre nous qui arrive à dormir.

Du sac de couchage ne sortent que des lèvres pour respirer. Nous échangeons quelques mots pour arriver au sommeil, du moins à un petit écroulement. C'est moi qui commence, dans les conversations avec Nives j'avance en premier de cordée.

E : *Hellzapoppin*, le film, tu l'as vu ?

N : Oui, marrant.

E : Hell is a poppin, l'enfer c'est de la rigolade. T'es-tu jamais trouvé dans un tel pétrin

qu'en comparaison l'enfer c'est de la rigolade ?

N : Quelquefois, mais ensuite, une fois en bas, elles perdent du poids et elles deviennent drôles, les histoires dont on sort entiers. Quoi que tu aies vécu, tu es là en train de raconter tes mésaventures.

La première qui me vient à l'esprit, c'est la descente du Nanga Parbat, en 1998. C'est une longue paroi, plusieurs jours à haute altitude. Romano et moi avons réussi à l'escalader au cours d'une journée épouvantable.

Le mauvais temps nous avait déjà bloqués plusieurs jours sur la paroi. Au dernier campement, le soir précédant la course vers le sommet, je revois Romano, une lampe de poche dans sa main tendue hors de la tente pour montrer la direction de la descente à des alpinistes colombiens. Là, on avance au milieu de gigantesques blocs de glace en suspens. Tu t'y perds comme dans les ruelles d'une ville d'Asie. Tu passes au milieu d'immeubles de glace entassés pêle-mêle.

Le jour suivant, ou plutôt à l'aube, nous sommes partis vers le sommet. Autour de nous se condensait une tempête à sec. C'est-à-dire qu'elle est électrique, autour de la tête se forme une auréole de courant qui raidit les cheveux et fait fourmiller le corps. Le geste le

plus instinctif est de lâcher le piolet pour ne pas attirer la foudre. C'est juste, mais absurde, sans piolet tu ne montes ni ne descends. Il nous fallait décider quoi faire. La foudre à huit mille mètres c'est rare, mais ça existe et elle a tué des alpinistes. Dans nos Alpes, avec les mêmes conditions d'électricité de l'air, c'est une pluie d'éclairs qui serait tombée. Nous avons choisi de continuer.

Nous sommes arrivés en haut les nerfs en pelote, les cheveux dressés qui tiraient sous la capuche, la trouille de heurter une pierre avec nos crampons et de faire jaillir l'étincelle pilote de la foudre. Ce fut une ascension électrique, le sommet atteint sous un ciel sale, d'eau trouble de vaisselle laissée à tremper la veille.

C'est moche de ne pas voir ton ombre quand tu arrives. Pour pimenter la journée, le brouillard nous attendait dans la descente et là, il a fallu l'extraordinaire sens de l'orientation de Romano qui a un cerveau d'oiseau migrateur et sait trouver sa route même à l'aveuglette.

Dans la descente, nous criions pour nous signaler à un camarade parti derrière nous du dernier camp. Nous l'avons trouvé emmitonné dans le brouillard, il décida de descendre avec nous. Il n'avait plus que cent

cinquante mètres de dénivelé et il prit la bonne décision. Il était seul et en montant dans ce brouillard il risquait de se perdre cinq fois sur six. Nous sommes descendus ainsi à la tente du soir précédent. Ce n'était pas fini. Non seulement parce que nous en avons encore pour deux jours de descente, mais parce que Luca (Vuerich), monté ce soir-là à la dernière tente pour faire le sommet le lendemain, allait mal. Le matin suivant, il ne tenait pas sur ses pieds, donnait des signes d'œdème cérébral. C'est une des complications dont on meurt en altitude. Nous avons des ampoules de cortisone, Romano lui en injecta deux. Nous attendîmes pour voir si elles faisaient de l'effet. Il le fallait, nous ne pouvions le redescendre de là ni le porter sur le dos. Nous avons une traversée de deux kilomètres à faire en pleine paroi, nous étions à plus de sept mille mètres. S'il ne se remettait pas sur pied, c'était la galère. Romano et moi étions crevés morts. Luca réagit, au bout de quelques heures il arrivait au moins à se tenir debout. Ainsi, un devant lui et un derrière, nos bâtons à l'horizontale pour qu'il appuie ses mains, avec un équilibre d'ivrognes, un pas après l'autre, a commencé notre retour sur la traversée de deux kilomètres de la combe de Bahzin du Nanga Parbat. Nous portions sur le

dos notre chargement de tente, sacs de couchage, casserole et réchaud, en somme toute la maison que nous prenons avec nous et que nous rapportons.

Ce fut une marche de résistance nerveuse uniquement, je n'avais pas d'autre force que celle-là, nous étions depuis huit jours sur cette paroi. Nous sommes arrivés le soir aux tentes du camp à six mille huit cents et ainsi prit fin notre marche de retour. Le matin suivant, Luca avait récupéré et il descendit seul, il fut même le premier d'entre nous à poser le pied au camp de base, à quatre mille mètres.

E : En suivant tes pas, j'essaie de comprendre à quel animal tu ressembles. Depuis que j'escalade, que je grimpe, j'ai de l'estime pour toutes les créatures qui le font mieux que moi, de l'araignée à l'orang-outan. J'admire l'absence d'effort, l'élégance qui est toujours le résultat d'une économie d'énergie. Je pense aux animaux par désir de leur perfection. Ce sont mes patriarches, mes maîtres.

*(bêtes)*

N : Je pense ressembler à l'animal homme, une variété non spécialisée, bonne à faire un peu de tout. J'apprécie peu les poissons, les

oiseaux, qui ont un avantage déloyal dans la course contre la loi de la pesanteur. C'est notre lest. À haute altitude, l'air pèse moins, mais nous portons toute notre maison sur le dos. Nous sommes les escargots des sommets. Nous montons avec tout notre attirail, de la tente à l'allumette, du thé aux médicaments. Nous sommes de somme, c'est pourquoi j'ai une préférence pour les animaux de charge, chameaux et yacks. J'aime leurs pas pensifs à quatre pattes, les deux de derrière qui vont par cœur sur la prise laissée par celles de devant. En montée, ils réfléchissent sur les pierres, ils appuient leurs pattes postérieures pour faire un essai, ils évaluent la prise, puis y confient leur poids.

Ce sont des bêtes pacifiques, mais le yack a son moment de fatigue et alors il peut encorner, ou bien te pousser dans le vide sur un sentier étroit. Quand on les croise dans un endroit escarpé, on se met sur le côté, en amont, on lui cède le pas. Le yack, le chameau m'émeuvent. Là où la végétation s'arrête, il n'y a plus que leurs bouses à brûler. Et elles chauffent, non pas comme le bois, mais bien quand même. Et ça ne sent pas si mauvais. Quand il fait froid, tu n'y prêtes pas attention.

J'ai monté mon premier chameau en 1994 au K2, quand nous avons tenté le versant nord,

chinois, qui n'est pas celui qu'ont escaladé les Italiens en 1954. Le chameau est une bête qui impose le respect, sinon il crache et lance des coups de pied, même de côté. Il a un petit coussin sous les pattes, une allure silencieuse même sur les pierres. Il porte son chargement sur sa bosse et son passager au sommet. De là-haut, la première fois j'ai eu un peu le vertige, risible pour quelqu'un qui escalade les montagnes les plus hautes.

Pour monter sur le chameau, le porteur lui fait baisser la tête jusqu'à terre, puis il te fait grimper sur son cou et d'un léger mouvement, d'ascenseur, l'animal te dépose au sommet. Pour descendre au contraire on s'accroche le long du chargement.

Sur la bosse du chameau on traverse des gués qui, au dégel, en Chine, sont effrayants. Les torrents gonflés charrient des pierres et même des rochers. Un vacarme de tempête et tu te trouves perché sur le chameau qui avance au milieu de l'eau violente, des tourbillons et des coups du courant qui refluent. Le chameau n'a que la tête hors de l'eau. Les animaux sont attachés entre eux à la file par une corde qui passe dans l'anneau du nez. Ce sont des moments de peur, je suis là-haut et je ne peux rien faire, seulement espérer ne pas être emportée.

Le soir, ils sont libres d'aller pâturer le peu

qu'ils parviennent à trouver entre les cailloux. Les chameliers sont musulmans, jeunes, ils font un très beau salut, ils posent d'abord la main sur leur cœur puis te la tendent. Et ils chantent en chemin, mais pas ensemble, chacun pour soi.

Tu te tais, tu penses aux chameaux ?

E : Non. Il y a un beau silence.

*(une personne)*

N : C'est une nuit heureuse, il n'y a pas de vent. On peut parler, alors que, s'il y en a, on ne peut que l'écouter. Ceux qui fréquentent ces altitudes savent quelle sorte de despote est le vent. Il agresse les tentes, arrache, vole, fait plus de vacarme qu'un drogué en manque. Certaines nuits passées à s'agripper aux piquets de la tente, pour leur donner plus de poids et ne pas se faire balayer par ses rafales, à rester là étourdis par son vacarme, et s'habituer au point de ne plus l'entendre et t'apercevoir qu'il est là, uniquement quand il s'arrête un moment. Il fait une pause, un silence qui précède un nouvel élan.

Le vent est une personne. Je lui parle, je raconte, je pense qu'il veut même écouter un peu. Je commence à chuchoter quelque

chose, une prière, un bout de chanson et il me semble qu'il m'écoute, qu'il s'arrête un peu. Ou bien il crie plus fort en réponse, pour raconter à son tour. Sa fureur est un désir d'être écouté.

À haute altitude, le vent est le maître du temps. Quand il fait beau et qu'il y en a dehors, tu ne sors même pas pour faire pipi. Et pourtant, il faut sortir, pour vérifier les piquets, ramasser de la neige à faire fondre sur le réchaud. Avec ta combinaison matelassée sur le dos, trois couches de vêtements, tu es une balle en caoutchouc et le vent frappe sur toi comme une queue de billard et il te traite comme une bille, il veut t'envoyer dans le trou. Alors je lui dis : fais attention, c'est dans la tente que je dois aller et non pas dans le précipice par où je suis montée, laisse-moi donc faire ma récolte et puis je me glisserai toute seule dans mon trou. Et lui m'applique toujours un coup sur les fesses ou une bonne claque. Le vent est une grande personne ici, un despote, mais il accepte les ripostes. Au fond, nous lui tenons compagnie.

E : « Et il marche sur des hauteurs terrestres », écrit Amos, prophète, à propos de son dieu solitaire. Il faut avoir la dioptrie infailible d'un visionnaire autorisé pour reconnaître un dieu au-dessus des sommets.

Des fentes étroites de mes yeux, j'ai vu et je vois seulement le vent, qui est peut-être une de ses traces secondaires. Je l'ai vu passer et repasser comme un fouet sur le crâne et le cou de sa majesté l'Everest, balancer sa neige au ciel. Il vient du Tibet et, quand il ne veut pas, il ne permet à personne de lui tenir compagnie.

Les peuples qui vivent au pied des montagnes ont souvent placé les divinités sur les sommets, non pas pour les honorer depuis leur niveau inférieur, mais plutôt pour les tenir à distance. Les Grecs, les Tibétains ont respecté leur isolement, ils ne sont pas montés sur ces montagnes. Avant les Anglais, au début du siècle passé, personne n'avait fait un pas sur le glacier de l'Everest. Quand ils se mirent à le faire, les premiers accidents mortels confirmaient le mécontentement des dieux pour la visite. Mais ensuite, leur enceinte a été dépassée, le domicile Everest-Chomolungma-Sagarmatha (trois noms pour un roi, c'est le minimum requis) a été piétiné jusqu'au dernier étage par plus de mille bipèdes avec des crampons aux pieds.

Maintenant, il reste le vent comme barrière entre les dieux et les hommes. Tu dis que tu lui tiens compagnie. C'est une intimité que je ne connais pas. À ces altitudes, je suis un intrus et je n'arrive à m'imaginer aucune familiarité.

Photocomposition *CMB* Graphic  
44800 Saint-Herblain

ISBN

Erri De Luca  
Sur la trace  
de Nives



# Sur la trace de Nives

## Erri De Luca

Cette édition électronique du livre

*Sur la trace de Nives* d'Erri De Luca

a été réalisée le 24 avril 2012

par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782070122592 - Numéro d'édition : 180608).

Code Sodis : N53209 - ISBN : 9782072474262

Numéro d'édition : 244772.